

Corrigé du devoir sur la littérature de soi et la littérature du monde



Commentez et discutez ce jugement de Marthe Robert : « Ce qui importe d'abord dans la vie, selon un rabbin du Talmud¹ : transformer son miroir en une fenêtre ouverte sur la rue. C'est aussi la loi de toute littérature vraie, la fausse étant celle où l'auteur se contente de se contempler, en prétendant de surcroît que le lecteur y trouvera autant de joie qu'il en a pris lui-même à sa propre image. »

(*La tyrannie de l'imprimé*, Grasset, 1984, p. 49)

¹ Talmud : "Compilation de commentaires sur la Loi de Moïse fixant l'enseignement des grandes écoles rabbiniques (...). Le Talmud est un des ouvrages les plus importants du Judaïsme." (Larousse)

★ Analyse du sujet :

- **Le thème** : l'opposition entre la littérature de soi et la littérature du monde. Le sujet porte sur l'orientation, la visée de la littérature et non la place de l'auteur dans la littérature ou la possibilité de produire une littérature objective ou universelle.
- **Analyse de la citation** : Cette citation comporte deux phrases qui permettent à Marthe Robert d'exprimer le principe de la littérature, selon elle, à travers des analogies. Dans la première phrase, elle reprend la définition du sens de la vie selon la religion juive (d'après la parole d'un rabbin du Talmud) à travers une métaphore. La deuxième phrase explicite l'analogie entre la vie dans la religion juive et la littérature.
 - « ce qui importe » « la loi de toute littérature vraie » : le principe qui détermine le sens de la vie dans la religion juive (« ce qui importe d'abord dans la vie ») est comparée au principe qui régit la littérature (« c'est aussi la loi de toute littérature vraie »). L'élément commun entre la religion juive et la littérature, c'est « ce qui importe », sa « loi », c'est-à-dire son principe général, ce qui définit le sens de la vie et la fonction de la littérature. On n'attend pas une analyse du Talmud, mais cette analogie donne un caractère solennel et à la définition.
 - « Son miroir » : le miroir est un objet permettant de refléter une image. C'est aussi un accessoire symbole de vanité où chacun cherche à se contempler. Le déterminant possessif témoigne de l'usage naturel et fréquent que l'on a de ce miroir. Cette métaphore est filée dans la deuxième phrase.
 - « Une fenêtre ouverte sur la rue » : l'expression métaphorique désigne l'ouverture vers le monde. La « rue » désigne une proximité immédiate et quotidienne.
 - ⇒ Le rabbin oppose deux « objets » qui peuvent préoccuper l'homme dans la vie : soi-même ou le monde qui l'entoure.

- « Transformer » : ce verbe à l’infinitif exprime l’idée d’un processus : l’attention à soi est naturelle, l’attention aux autres est le fruit d’un travail.
- « La vraie littérature », « la fausse » : dans cette deuxième phrase, Marthe Robert cherche à définir la « vraie littérature », celle qui est noble et poursuit un but honorable, et celle qui est « fausse ». Selon elle, la vraie littérature doit poursuivre le même principe que la vie selon le rabbin, c’est-à-dire ouvrir sur le monde.
- « Se contente » : le verbe est dépréciatif : on reconnaît ici la définition de ce que la littérature ne doit pas faire.
- « Se contempler » « sa propre image » : dans ces deux expressions, l’auteur désigne la littérature de soi, présentée comme vaine, et associée à la « fausse » littérature. On retrouve le même champ lexical que celui du miroir, plus haut.
- « Joie » : Marthe Robert présente ici le sentiment qui prédomine, chez l’auteur, lors de l’écriture de soi : la joie, une émotion positive car l’épanchement suscite le plaisir de l’écrivain. Elle évoque aussi la réception, en évoquant les sentiments qu’une œuvre intime peut susciter chez le lecteur.
- « Prétendant » : le verbe dépréciatif exprime l’idée que l’auteur se trompe en pensant susciter autant de joie chez le lecteur que ce qu’il a ressenti en écrivant.

★ Reformulation et enjeux :

La critique littéraire Marthe Robert cherche à définir le principe de la littérature « noble » (« la vraie littérature ») à travers une analogie avec le sens de la vie selon un rabbin du Talmud. La littérature, comme la vie, doit ouvrir l’homme au monde. La littérature manque son objet quand elle permet seulement à l’écrivain de se raconter, de se tourner vers soi et qu’elle ne vise pas en premier lieu le plaisir du lecteur. L’auteur condamne donc le nombrilisme des auteurs qui parlent d’eux. Cependant, doit-on considérer que la littérature de soi s’oppose réellement à la littérature du monde ? Un écrivain qui se tourne vers lui, qui analyse ses sentiments, peut ouvrir le lecteur à une vie nouvelle, à une autre époque. De la même manière, une littérature entièrement objective n’existe pas : l’auteur se retrouve à chaque détour de phrase. Il est aussi possible pour le lecteur d’éprouver de la joie à la lecture d’une œuvre intime. Cette citation prétend circonscrire le domaine de la vraie littérature est donc contestable et on peut y deviner une définition partielle de ce qui fait la valeur d’une œuvre pour le lecteur.

★ Problématiques :

Dans quelle mesure la valeur d’une œuvre doit-elle se mesurer à l’ouverture sur le monde qu’elle permet ainsi qu’au plaisir suscité chez le lecteur ?

Dans quelle mesure la responsabilité de l’auteur est-elle de se décentrer de l’œuvre ?

★ **Plan possible :**

1. La littérature la plus noble « la vraie littérature » est une ouverture sur le monde.

Il convient de commencer par observer les implications de la thèse de Marthe Robert. La littérature n'est pas nombriliste, mais elle s'intéresse au monde et cherche même à y jouer un rôle.

1.1. La littérature sociale dans la tradition du XIXe siècle est une littérature de l'ouverture.

L'ambition de la littérature réaliste et naturaliste du XIXe siècle est d'ouvrir le lecteur à la société de son temps. C'est bien une « fenêtre ouverte sur la rue ». Les projets des auteurs réalistes du XIXe siècle conviennent tout à fait à la définition prônée par Marthe Robert. En effet, ils souhaitent faire le panorama de toute la société de leur époque et ouvrent donc les fenêtres vers la rue. Le lecteur peut plonger avec les personnages dans un autre milieu et assister à des scènes qui lui sont totalement étrangères.

- Référence théorique : Les auteurs réalistes et naturalistes ont comme projet de rendre compte de la société de leur époque. Tous les milieux sont représentés. Honoré de Balzac, par exemple, dans son avant-propos à *La Comédie Humaine*, en 1842, se fonde sur la zoologie pour rendre compte de toutes les classes sociales.
- Références littéraires : *l'incipit* du *Père Goriot* de Balzac (1835) présente un monde inconnu du lecteur : les bas-fonds de Paris. La description du lecteur comme un bourgeois sur le point de lire le roman de sa main blanche : il découvrira la société telle qu'il ne la connaît pas. Dans *Les Misérables*, Victor Hugo cherche à faire connaître à ses lecteurs la misère du peuple et leur héroïsme. C'est le cas des enfants livrés à eux-mêmes comme Gavroche ou les femmes obligées de se prostituer pour faire vivre leur famille comme Fantine. Il témoigne de leurs préoccupations et de leurs états d'âme : en ce sens, l'auteur ouvre sur un monde que le lecteur ne connaît pas.

1.2. La littérature a pour but d'ouvrir sur un autre moi-même, sur une autre culture, sur une autre période.

Il s'agit d'ouvrir les perspectives : plus qu'une « fenêtre ouverte sur la rue », la littérature ouvre une fenêtre sur un autre monde.

- Référence théorique : pour Alexandre Soljenitsyne, dans son « Discours de Stockholm » prononcé à l'occasion de son prix Nobel (1970), la littérature est une manière d'explorer de nouvelles façons de voir. Par nature, l'homme est prisonnier de son expérience et de ses propres valeurs : seuls l'art et la littérature lui permettent de connaître la diversité des expériences humaines et de découvrir d'autres systèmes de valeurs.
- Références littéraires : *Thérèse Desqueyroux* de François Mauriac plonge le lecteur dans la tête d'une meurtrière de la bonne société bordelaise : le lecteur peut se rendre compte des pensées d'une femme enfermée dans un milieu sclérosé. De même, dans *Le Parfum* (1985), Patrick Süskind nous plonge dans la tête d'un meurtrier, Jean-Baptiste Grenouille qui tue pour s'emparer de l'odeur de ses victimes. *Alice et les autres* de Vinciane Moeschler (2021) nous plonge dans les personnalités du personnage qui a un trouble dissociatif de l'identité.

Dans « Des Cannibales » des *Essais* de Montaigne (I, 31, 1580), l'auteur permet à son lecteur de découvrir la civilisation des Indiens d'Amérique, les Tupinambas : ses références sont de seconde main (son secrétaire a fait partie de l'expédition française dans la baie de Rio, Montaigne a aussi lu les carnets de voyage de Jean de Lévy ou d'André Thérêt).

1.3. La littérature est une réflexion et un engagement dans le monde.

La littérature du monde ne cherche pas qu'à montrer naïvement ce qui nous entoure. La vraie littérature dresse un portrait sans concession du monde, ce qui peut pousser le lecteur à réagir.

- Références théoriques : Gao Xingjian *La Raison d'être de la littérature. Discours prononcé devant l'Académie suédoise le 7 décembre 2000* (2000) : l'écrivain doit être le témoin sincère, objectif et perspicace du monde dans lequel il vit. Il doit exprimer la réalité de la vie humaine.
Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?* (1948) : « La fonction de l'écrivain est de faire en sorte que nul ne puisse ignorer le monde et que nul ne puisse s'en dire innocent ».
- Référence littéraire : Jean Anouilh, quand il crée *Antigone* en 1944, veut réfléchir à l'engagement citoyen, à la rébellion, contre l'ordre injuste. Cette pièce inspirée d'un mythe antique est un vrai engagement à l'époque de l'occupation allemande.

⇒ **La littérature comme « ouverture sur le monde » est donc noble par son engagement. Marthe Robert en fait un outil puissant pour rendre compte du réel et ouvrir les yeux et la conscience du lecteur sur le monde.**
Cependant, la littérature de l'introspection est aussi, pour le lecteur, une ouverture sur une autre subjectivité : doit-on vraiment opposer la littérature de soi et celle du monde ? La littérature de soi n'est-elle pas aussi enrichissante pour le lecteur ?

2. Mais la littérature de soi est aussi enrichissante pour le lecteur.

Il s'agit, à présent, de comprendre que la littérature de soi est aussi une littérature qui parle au lecteur. A travers elle, le lecteur s'ouvre aussi à d'autres points de vue sur la réalité.

2.1. La littérature est une conversation avec un ami, un partage d'expérience.

Même quand l'auteur ne parle que de lui, l'œuvre est une ouverture pour le lecteur : il découvre, sur le mode de la conversation, une nouvelle expérience de vie

- Référence théorique : Michel Serre dans *Le Tiers-instruit*, en 1991, considère que le seul savoir que peut transmettre la littérature est le partage d'expérience existentielle. Michel de Montaigne, dans ses *Essais*, fait de son œuvre une conversation avec ses proches et ses amis (« Avis au lecteur » *Essais*, I, 1580). C'est sur le modèle du *sermo* (de la conversation) qu'il s'exprime.
- Référence littéraire : dans le chapitre « De l'expérience » (*Essais* III, 13, 1588), Montaigne tente de découvrir ce qui est pour lui le secret d'une existence heureuse. Il s'adonne ainsi à un dialogue fictif avec son lecteur : « Nous sommes de grands fous. « Il a passé sa vie en oisiveté », disons-nous, je n'ai rien fait d'aujourd'hui ! » - Quoi ?

Avez-vous pas vécu ? C'est non seulement la fondamentale, mais la plus illustre [éclatante] de vos occupations. « Si on m'eût mis au propre de grands manèges, j'eusse montré ce que je savais faire ! » - Avez-vous su méditer et manier [gouverner] votre vie ? Vous avez fait la plus grande besogne de toutes. [...] Avez-vous su composer [régler] vos mœurs ? Vous avez bien plus fait que celui qui a composé des livres. Avez-vous su prendre du repos ? Vous avez plus fait que celui qui a pris des empires et des villes. Le glorieux chef-d'œuvre de l'homme, c'est vivre à propos. »

2.2. L'auteur de littérature a la capacité d'embrasser l'ensemble du genre humain.

La seule connaissance que peut transmettre la littérature est une expérience humaine. L'auteur est capable de faire passer un événement personnel sur le plan universel par un autre *cogito* que celui des savants, par les ressorts de l'art.

- Référence théorique : Dans « Les Foules » (*Petits poèmes en prose*, 1869), Charles Baudelaire montre le pouvoir du poète : « Le poète jouit de cet incroyable privilège qu'il peut à sa guise être lui-même et autrui. Comme ses âmes errantes qui cherchent un corps, il entre, quand il veut, dans le personnage de chacun ».
De même, Michel de Montaigne fait de son expérience une morale universelle : dans « Du repentir » (*Essais*, III, 2, 1588), il propose de faire un travail de moraliste en peignant l'homme dans ce qu'il y a de commun : « Je propose une vie basse et sans lustre : c'est tout un. On attache aussi bien toute la philosophie morale à une vie populaire qu'à une vie de plus riche étoffe : chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition. »
- Référence littéraire : « Demain, dès l'aube » est un poème intime sur le deuil de Léopoldine, mais c'est aussi un sentiment universel : « Ah ! Quand je parle de moi, je vous parle de vous ! » dit-il dans sa préface aux *Contemplations*, en 1856.

2.3. La littérature de soi est parfois une ouverture sur une expérience exceptionnelle.

Certains auteurs ont vécu des périodes historiques cruciales pour la connaissance de l'Homme. Le lecteur peut tirer un grand bénéfice de ces témoignages exceptionnels.

- Référence théorique : Michel Lantelme, dans *Figures de la repentance, Littérature et devoir de mémoire* (2016), veut démontrer que la littérature peut assumer un « bon » devoir de mémoire, ou un devoir de mémoire bien compris, c'est-à-dire utile et critique. Ces œuvres permettent de rendre compte des limites de l'expérience humaine et servent de témoignage pour l'avenir.
- Références littéraires : la littérature de la seconde guerre mondiale permet de rendre compte d'une période particulière pour l'humanité. *L'Écriture ou la vie* de Jorge Semprun rend compte de l'expérience des camps.
La Douleur de Marguerite Duras rend compte d'une période très particulière : le retour des déportés après la seconde guerre mondiale.

⇒ **Transition** : une littérature de soi peut-être aussi une littérature pour les autres : les deux ne sont pas incompatibles ; C'est sans doute ce que veut dire Marthe Robert quand elle veut que la littérature « miroir de soi » se transforme vraiment en « fenêtre ouverte sur la rue ».

Distinguer la « vraie » et la « fausse » littérature est alors bien difficile : les critères donnés par Marthe Robert sont-ils bien efficaces ?

3. Comment évaluer, circonscrire le domaine de compétence de la littérature ? Peut-on lui assigner une mission ?

Cette troisième partie permet de dépasser la contradiction entre « vraie » et « fausse » littérature selon Marthe Robert. La critique évalue l'authenticité de la littérature à l'aune de l'ouverture au monde, mais il existe d'autres critères.

3.1. Une œuvre purement objective, ouverte sur le monde sans intervention de l'auteur n'existe pas.

Toute œuvre littéraire porte la marque de son auteur : toute œuvre est un regard sur le monde : on ne peut donc mesurer la qualité d'une œuvre à son ouverture objective au monde, mais on peut la juger à son engagement dans le monde. Dans ce cas, la littérature n'est pas une simple fenêtre sur le monde, c'est un regard particulier.

- Références théoriques : Jean-Paul Sartre considère dans *Qu'est-ce que la littérature ?* en 1948, que la mission de l'auteur est de s'engager : la mission de l'auteur est d'offrir un regard sur le monde et de s'engager. « L'écrivain engagé (...) a abandonné le rêve impossible de faire une peinture impartiale de la société et de la condition humaine. » Émile Zola, avant lui, avait rêvé « d'aplatir le monde d'un coup de [sa] plume en forgeant des fictions utiles (*Nouveaux contes à Ninon*, 1874). Son engagement dans le monde est indéniable : il veut écrire une littérature tournée vers le monde et qui le modifie.

Jean Giono nie l'engagement sans la présence de l'auteur : « L'écrivain (ou le peintre), l'artiste témoin de son temps est une invention, et pour le besoin d'une cause ; il n'est que le témoin de lui-même [...]. L'écrivain (ou le peintre), l'artiste est avant tout un homme qui se montre. Qu'il se cantonne dans son art ou qu'il s'engage, il fait son portrait. » (Préface au *Tableau de la littérature française*, Paris, Gallimard, 1962).

- Références littéraires : de nombreux auteurs ont cherché à avoir une action concrète dans la société de leur époque, pour défendre leurs valeurs. C'est le cas de Victor Hugo dans *Le Dernier jour d'un condamné* (1829) où l'auteur imagine les réflexions d'un condamné à mort. Son but est d'écrire un véritable réquisitoire contre la peine de mort, pour le progrès de la société française, alors que l'opinion est encore très favorable à la peine capitale.

3.2. La qualité d'une œuvre littéraire s'évalue par le critère esthétique.

Une œuvre littéraire n'est pas obligatoirement tournée vers l'introspection ou vers le monde extérieur. Au contraire, l'œuvre littéraire est souvent définie comme une œuvre esthétique, dont le critère principal est le travail sur le langage. Si l'on considère seulement comme acceptable la définition de Marthe Robert, on écarte de la « vraie littérature » une grande partie des productions.

- Références théoriques : Les tenants de la littérature autotélique, qui est d'abord une littérature tournée vers elle-même, ne recherchent pas une transmission de l'auteur au lecteur : au contraire, ils font de l'œuvre littéraire une œuvre fermée sur elle-même, une œuvre d'autant plus pure qu'elle ne se réfère pas à une vérité extérieure. On peut penser à Tzvetan Todorov qui définit la littérature comme une œuvre « ni vraie, ni fausse, qui fait preuve de style ».

Roman Jakobson mettait en valeur, dans les années 1960, la fonction poétique du langage littéraire dans *Essai de linguistique générale* (1963) : pour lui, c'est ce qui fait l'essence de la littérature, la « littérarité » d'une œuvre.

- Référence littéraire : les poètes du Parnasse, comme Théodore de Banville ou Paul Verlaine dans sa jeunesse, ont refusé l'introspection ou l'engagement pour privilégier « l'art pour l'art ». Seule la recherche de la beauté est une mission noble pour la littérature. C'est ainsi que Paul Verlaine écrit, dans « Épilogue III » des *Poèmes saturniens* (1866) : « Libre à nos Inspirés, cœurs qu'une œillade enflamme, / D'abandonner leur être aux vents comme un bouleau ; / Pauvres gens ! l'Art n'est pas d'éparpiller son âme : / Est-elle en marbre, ou non, la Vénus de Milo ? »

3.3. Une œuvre s'évalue par le lien auteur-lecteur.

On ne peut négliger la présence du lecteur dans l'acte de lecture : toute œuvre, pour qu'elle soit comprise, acceptée par son lecteur nécessite un véritable lien avec lui. C'est finalement le lecteur qui fait la valeur d'une œuvre.

- Référence théorique : Simone de Beauvoir disait, dans *Tout compte fait* : « Lire l'œuvre d'un écrivain dont on récuse radicalement les options pose un problème ; pour qu'un texte prenne un sens, il faut y engager sa liberté, faire silence en soi, et y installer une voix étrangère. Cela m'est impossible si la fausseté des valeurs admises par l'auteur est trop flagrante, si sa vision du monde me paraît puérile ou odieuse. » (1972).
- Référence littéraire : *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline a manqué de Goncourt en 1932, le gagnant a été oublié (Guy Mazeline, *Les Loups*). Le premier prix Nobel de littérature (Sully Prudhomme, en 1901) est oublié depuis des décennies. Ces exemples nous montrent que l'œuvre littéraire de qualité n'est pas toujours celle qu'on croit : c'est celle qui a réussi à maintenir un lien solide avec le lecteur par-delà les années.

⇒ **La « vraie » littérature qui s'ouvre au monde et la « fausse » qui ne serait qu'une littérature de l'introspection est une distinction qui semble bien factice. Les missions que la littérature se donne ont changé au fil des époques et des mouvements littéraires. Ce qui reste, c'est le lien avec le lecteur.**

★ Conclusion :

La « vraie » littérature, telle que Marthe Robert la définit, est donc une littérature ouverte sur le monde, qui sort le lecteur de son confort et de sa subjectivité : c'est une mission que bien des auteurs ont assigné à la littérature. Cependant, il semble réducteur de faire de l'introspection de l'écrivain une activité nombriliste : la littérature de soi offre aussi beaucoup de bénéfices au lecteur qui peut découvrir le monde à travers une autre subjectivité et mieux connaître l'âme humaine. Finalement, la « vraie » littérature qui s'ouvre au monde et la « fausse » qui ne serait qu'une littérature de l'introspection est une distinction qui semble bien factice. Les missions que la littérature se donne ont changé au fil des époques et des mouvements littéraires. Ce qui reste, c'est le lien avec le lecteur. L'œuvre vraiment littéraire est celle qui traverse les siècles et qui garde un intérêt pour le lecteur, qui continue à avoir une actualité malgré les années. En un mot, c'est ce qu'on appelle « une œuvre classique », sans toutefois en connaître les caractéristiques précises.